

**Edité par Violaine SIZAIRE**  
Dibwe dia Mwembu  
Bogumil Jewsiewicki

**FEMMES – MODES – MUSIQUES**  
**Mémoires de Lubumbashi**

*Préface de B. Jewsiewicki*

**L'Harmattan**  
5-7 rue de l'Ecole Polytechnique  
75005 Paris  
FRANCE

La présente édition a été préparée au Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions des francophones en Amérique du Nord (CELAT) de l'Université Laval, Québec, Canada.

Mise en pages : Diane Mathieu

© L'HARMATTAN, 2002

ISBN 2-7475-2947-9

## TABLE DES MATIÈRES

### PRÉFACE

<i>Bogumil Jewsiewicki</i> .....	ix
----------------------------------	----

### INTRODUCTION :

#### FEMMES DE LUBUMBASHI : HIER ET AUJOURD'HUI

<i>Donatien Dibwe dia Mwembu</i> .....	1
--	---

### CHAPITRE 1 :

#### MÉMOIRE ET PROMOTION SOCIALE DES FEMMES DE LUBUMBASHI

<i>Marcel Ngandu Mutombo</i> .....	13
------------------------------------	----

Introduction .....	13
--------------------	----

#### Objets matériels et promotion sociale

des citadines de Lubumbashi .....	14
-----------------------------------	----

La relation objet et vision de la famille idéale .....	15
--	----

La relation objet et éducation par l'école .....	16
--	----

La relation objet et vie conjugale et familiale .....	17
---	----

#### La promotion sociale d'après les témoignages de femmes de travailleurs de l'UMHK et de membres d'associations chrétiennes

(Kipendano, Jamaa) .....	19
--------------------------	----

Attitude de l'homme envers la promotion sociale de la femme ...	29
---	----

Attitude de l'homme à l'égard de la formation de la femme .....	29
---	----

#### Les opinions de certains hommes sur la liberté

de la femme mariée .....	31
--------------------------	----

Conclusion .....	35
------------------	----

Objets-mémoire .....	36
----------------------	----

La relation objet et vision de la famille idéale .....	36
--	----

La relation objet et éducation par l'école .....	37
--	----

La relation objet et vie conjugale et familiale .....	39
---	----

La femme et le quotidien dans quelques peintures populaires .....	44
---	----

Témoignages et récits de vie .....	48
------------------------------------	----

La femme et l'Union Minière du Haut-Katanga (Témoignage de Mme Marie-Anne Shasha) .....	48
La BCK et la promotion de la femme (Témoignages de Mme Marcel Kalonda et de Mme Thecle Mutono) .....	51
La femme et le foyer social (Témoignage de Mme Thecle Mutono) .....	54
La femme et l'Eglise Méthodiste (Témoignage de Mme Thecle) .....	59
Promotion de la femme (Témoignage de Mme Marcella Lukala) .....	62

## CHAPITRE 2 :

### LA MODE FÉMININE À LUBUMBASHI

<i>Alexandre Nawej Kataj</i> .....	73
Le teint .....	73
La morphologie .....	75
L'habillement .....	76
Les souliers .....	82
Sacs à main et bijoux .....	84
Conclusion .....	85
Liste des noms de modes à partir de 1960 .....	86
Illustrations relatives à la mode (Dessins de Kashala Kamwena) .....	89
La coiffure féminine dans la ville de Lubumbashi (1828-2000) (Astrid Munyemba Lumanu) .....	96
Les femmes africaines à Lubumbashi .....	96
Evolution de la coiffure féminine .....	97
La coiffure pendant la période coloniale (1928-1960) .....	97
La coiffure pendant la période post coloniale (1960-2000) .....	99
Bref aperçu historique des salons de coiffure .....	105
Illustrations des coiffures féminines en RDC (Kashala Kamwena) .....	113
Objets-mémoire .....	113
La coiffure féminine .....	113
L'habillement .....	116
Les souliers .....	127

Accessoires : sacs à main et bijoux .....	129
Produits de beauté .....	132
La mode féminine dans quelques peintures populaires .....	135
Témoignages .....	141
La dénomination des pagnes (Témoignages de Mmes Komanda Béatrice, Kanfwa Lukala Marcella et de Thecle Mutono) .....	141
Sintexkin (Témoignage d'un employé de l'entreprise) .....	144
La tenue de deuil (Témoignages de Mme Micheline, Mme Marie-Anne Shasha et de Mme Thecle Mutono) .....	149
La mode au masculin .....	167
Coiffure .....	167
L'habillement .....	168
La mode masculine dans quelques peintures populaires .....	174
CHAPITRE 3 :	
LA MUSIQUE KATANGAISE MODERNE	
<i>Michel Lwamba Bilonda</i> .....	183
Introduction .....	183
Le Katanga ballotté entre diverses influences .....	183
L'ère des chansonniers solitaires .....	184
La création des orchestres modernes et la dérouté des chansonniers solitaires .....	186
La route de Kinshasa ou l'exode des musiciens katangais .....	186
La tentative de résurgence de la musique katangaise (1977-1987) .....	188
Conclusion .....	188
La mode vestimentaire et la femme katangaise vues dans la musique populaire moderne du Katanga (1950-1980) (Tshenge Nyembo) .....	189
Le musicien katangais, chantre de la mode féminine des années 1950 .....	189
L'habit, symbole et identité citadine de la femme .....	189
<i>Le libaya</i> .....	191
La mode <i>jibula</i> en musique .....	193
La mode <i>zikita</i> .....	194

Nouvelles mœurs et habitudes citadines de la femme perçues par le musicien katangais .....	196
La citadine mariée .....	197
La femme mariée stérile .....	199
La femme mariée démunie .....	200
La femme fiancée .....	202
La femme mariée courtisée .....	203
La femme séparée de l'homme .....	207
La citadine prostituée dite femme libre .....	209
Femme prostituée : une « coutume ancestrale » .....	211
Femme prostituée : femme de joie .....	212
 Conclusion .....	 213
 RÉPERTOIRE DES CHANSONS .....	 215
 <b>CHAPITRE 4 :</b>	
LES BARS ET LES FEMMES LIBRES DE KAMALONDO, DES ORIGINES À NOS JOURS	
<i>Gabriel Kalaba Mutabusha</i> .....	235
 Introduction .....	 235
 Kamalondo coloniale .....	 239
Les premières heures de l'indépendance .....	241
L'apogée de Kamalondo .....	243
Le crépuscule de Kamalondo : « Que sont devenues les fleurs du temps passé? » .....	246
 Conclusion .....	 248
 BIBLIOGRAPHIE .....	 253

## Préface

### PARLER AVEC LES FEMMES, PARLER DES FEMMES LUSHOISES : À PROPOS DES DÉFIS À VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ LOCALE, QUI POURTANT NE SE DÉROBE PAS AU GLOBAL

*Bogumil Jewsiewicki*

Associer la femme à la musique et à l'habillement pourrait paraître au lecteur occidental au mieux condescendant au pire méprisant. À l'instar du projet « Mémoires de Lubumbashi » dans son ensemble, l'organisation de cette seconde manifestation s'est vite heurtée au défi de tenir compte non seulement des sensibilités locales, mais surtout de la conception de la société et de celle du politique sans pourtant abandonner l'objectif de communication au sein de la communauté scientifique mondiale. La manifestation elle-même, qui s'est tenue à Lubumbashi et qui s'est principalement adressée aux Lushois de toute condition sociale, sa présentation vidéo<sup>1</sup>, ainsi que la présente publication adoptent à des degrés variables la posture que j'ai nommé le pluralisme épistémologique<sup>2</sup>. Il s'agit de respecter les paramètres propres à chaque cadre social<sup>3</sup> de vision du monde, d'horizon d'attente et de production du savoir socialement pertinent tout en cherchant à préserver la possibilité de comparaison entre les savoirs produits au sein des épistémologies propres aux expériences de vie sociale spécifiques.

L'organisation de la recherche qui a permis de rassembler la documentation pour ce projet, la préparation de l'exposition et des manifestations qui l'ont accompagnée, la rédaction de la présente publication sont symptomatiques de la position actuelle

---

<sup>1</sup> Disponible sur le site web [www.celat.ulaval.ca/histoire.mémoire](http://www.celat.ulaval.ca/histoire.mémoire)

<sup>2</sup> Voir mon article « Pour un pluralisme épistémologique en sciences sociales; à partir de quelques expériences de recherche sur l'Afrique centrale », *Annales. Histoire. Sciences sociales* 56 (3) : 625-642.

<sup>3</sup> C'est à dessin que j'emprunte le terme de Maurice Halbwachs.

de la femme dans la société urbaine de Lubumbashi. Alors qu'en termes de survie de la société<sup>4</sup> tout, ou presque, repose sur la femme, l'autorité sociale légitime, elle, est toujours masculine. Non seulement les femmes respectent-elles cette fiction sociale, mais le plus souvent elles font tout ce qu'elles peuvent afin de la perpétuer. Il n'y pas ici de place pour l'analyse de cette situation, peut-être transitoire, qui découle largement du fait que contrairement aux hommes, les femmes – comme catégorie sociale dans le sens de *gender* – n'ont jamais disposé en ville d'un espace qui, leur étant propre, aurait permis la construction de stratégies sociales<sup>5</sup>. Comme pour tous les groupes politiquement marginalisés, leurs tactiques ont été, et demeurent encore, leur mode d'action et leur mode de construction du savoir social. Ainsi, les femmes ont participé au projet à titre d'informatrices, plusieurs ont accepté l'invitation de venir présenter leur expérience de vie de femme, leur contribution à la promotion sociale de la femme; elles en ont débattu vigoureusement non seulement avec des hommes mais aussi, voire surtout, entre les générations, celles de mères et de grand-mères d'une part et celle de filles et petites-filles d'autre part. Nonobstant une participation nombreuse et active des femmes aux manifestations ayant accompagné l'exposition, la force de leurs « témoignages » et la vigueur de leur engagement dans les discussions en tant que voix d'une catégorie sociale, voix de *genre*, elles se sont cantonnées dans l'éphémère. Deux femmes seulement ont accepté l'invitation du Comité scientifique et des hommes responsables de ce projet (Dibwe dia Mwembu et moi-même) : Angèle Osako et Astride Munyemba Lumanu. La première, la seule universitaire qui s'est jointe à l'équipe et depuis lors y joue un rôle important, a été durant toute la manifestation la porte-parole de ce que les hommes ont qualifié de féminisme congolais, réaction que l'observateur extérieur que je suis voit comme bon sens fondé sur l'expérience. La seconde, une très jeune femme, étudiante, a surtout contribué par

---

<sup>4</sup> À ce sujet, vient de paraître une publication collective issue d'un projet de recherche que j'ai coordonné, subventionné par l'Agence universitaire de la Francophonie : Gauthier de Villers, Bogumil Jewsiewicki et Laurent Monnier (dir.), *Manières de vivre. Économie de la « débrouille » dans les villes du Congo/Zaire*, numéro thématique de *Cahiers africains/Afrika Studies*, n°s 49-50, 2002.

<sup>5</sup> J'aborde cette question dans « Vers une impossible représentation de soi », *Les Temps modernes*, n° 620, 2002.

la rédaction d'un chapitre. Elle décrit la naissance d'un salon de coiffure. À côté d'un lieu de prière où les femmes témoignent de la grâce divine dont elles affirment avoir été bénéficiaires et ainsi disent à haute voix l'expérience féminine de vie, le salon de coiffure est le seul lieu spécifique aux femmes. Contrairement au premier, elles y sont seules et n'y subissent pas d'ingérence masculine. Astride Munyemba est prudente, elle se limite à décrire, se refuse à l'analyse en termes de pouvoir, mais c'est elle qui est venue vers l'équipe avec son projet de texte.

Un autre fait important à remarquer. Alors qu'Angèle Osako, plus âgée et professionnellement active à l'université, a ouvertement revendiqué le droit à la parole publique, Astride Munyemba s'est limitée à une écriture de type universitaire, modestement cantonnée dans la description. Une des raisons est que la jeune fille n'est pas une mère socialement reconnue, au sens d'épouse dont le lien à l'époux a été sanctionné par la dot et par la cérémonie. Voilà l'intérêt social d'un espace universitaire, sans aucun doute peu fréquenté par la société, qui autorise que certaines personnes, interdites de parole ailleurs, s'y expriment et se préparent à revendiquer plus tard le droit qui leur revient.

Un autre signe d'inégalité entre les champs politiques et sociaux : la seule femme qui a joué un rôle important, cette fois-ci explicitement et publiquement reconnue, Violaine Sizaire, est une universitaire occidentale. C'est à elle que nous devons la conception et le travail d'édition de ce catalogue.

Revenons aux femmes de Lubumbashi, celles à qui la seconde manifestation du cycle « Mémoires de Lubumbashi » a voulu donner une présence et la parole sur la place publique, au Musée de Lubumbashi, d'une part, dans le monde universitaire, d'autre part. À l'opposé d'une certaine tendance féministe occidentale séparant les univers masculin et féminin, à Lubumbashi, et d'un commun accord, hommes et femmes souhaitent une co-présence, même si les femmes sont conscientes du danger de voir les hommes monopoliser la parole à propos des femmes, de s'imposer comme leur porte-parole. La présente publication n'échappe pas à cette tendance. La domination paternaliste est largement « instinctive » du côté des hommes. En marge de celle-ci, les femmes bâtissent de petites places temporaires faciles à déplacer en cas de conflit frontal, d'où elles espèrent être enten-

dues et exercer un impact sur la société. À ce niveau, il n'y a pas de doute, nous, les partenaires occidentaux, avons été complices, avons joué le jeu en ouvrant une place pour l'échange, pour un dialogue sur la réforme, mais pas un espace pour la révolution. Si nous l'avions fait, je crains fort qu'il serait resté vide non seulement faute d'hommes à le fréquenter, mais aussi faute de femmes à vouloir l'investir.

Ainsi, le titre de cette exposition reprend le cliché social d'origine coloniale, mais qui marque profondément la postcolonie alors que la réalité s'en est fortement, depuis quelques années radicalement, éloignée. La femme en ville constitue un complément à l'homme. Sa présence y a tout d'abord été justifiée par une « découverte », qui date des années 1920, à savoir que le travailleur est plus productif s'il est bien nourri et jouit d'un cadre social reconnaissant en lui un être humain. À côté d'une ration alimentaire, une femme et une maison, donc une famille urbaine, devaient permettre à l'entreprise de tirer le meilleur rendement de sa main-d'œuvre et, grâce à la reproduction biologique et sociale *in situ*, lui épargner les coûts de recrutement au village. La femme-épouse devait préparer à l'homme une bonne alimentation, lui donner des enfants et un cadre de détente alors que la famille vivait autant grâce aux avantages sociaux découlant du contrat de travail de l'homme qu'à son salaire. À travers un homme, une femme épousait donc une entreprise, un contrat de travail et y acceptait sa part, le rôle d'épouse, de mère, mais aussi, en dépit du discours public des intervenant politiques et sociaux, celui de concubine et de femme libre. Avant le mariage, les célibataires avaient besoin de ce que Luise White a si bien qualifié de « confort at home »<sup>6</sup>, ce confort de maison que procuraient les femmes, au Congo dites libres, puisque sans mari officiel et sans enfants socialement et légalement reconnus. La femme, qui à toute fin pratique n'accédait au travail salarié que très tard et toujours marginalement, était limitée à la sphère domestique qu'elle soit une épouse ou une pourvoyeuse indépendante de services sexuels et domestiques.

Dans la mesure où ce qu'une femme porte sur elle témoigne, au Congo urbain, de la capacité de dépenser de son mari ou

---

<sup>6</sup> Luise White, *Comforts of Home*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.

de son compagnon temporaire, la mode est un domaine de compétition entre les femmes et de négociations avec les hommes. C'est aussi un domaine que les femmes utilisent, depuis au moins les années 1960, pour exercer une pression, voire un contrôle, sur les hommes comme en témoigne cette habitude voulant que le père de l'enfant offre à la mère venant d'accoucher un nouveau pagne, en particulier un wax hollandais fort onéreux.

On peut en tirer une généralisation rapide dont, faute de place, nous devons nous satisfaire. Puisque, jusqu'aux années 1970, le salaire de l'homme servait peu à la satisfaction des besoins fondamentaux – aliments de base, logement, soins médicaux et éducation de base ayant été fournis en nature par l'employeur – son utilisation faisait l'objet de compétition entre l'homme et la femme, que celle-ci soit épouse ou compagne libre. Ce que la femme portait, les objets que contenait la maison, des ustensiles de cuisine à la peinture accrochée au mur de salon, étaient soit achetés par l'homme, soit provenaient de ce que la femme était parvenu à économiser sur le montant que lui allouait le mari pour les besoins domestiques. Tous ces objets témoignaient donc de la capacité de l'homme à gagner un salaire, de la capacité de la femme à gérer l'argent que l'homme lui confiait et de l'équilibre des rapports entre eux. Voici pourquoi à l'exposition de tels objets se sont retrouvés à titre d'objets de mémoire, une sorte de lieu de mémoire mobiliers. Non seulement ces objets déclenchent-ils un travail de souvenir, telles les madeleines de Proust, mais surtout la mémoire des rapports hommes-femmes, la mémoire d'accomplissement d'une fonction sociale, celle d'une reconnaissance sociale travaillent sans répit à travers eux. Sans doute, la misère actuelle est pour quelque chose dans l'attachement à ces objets des plus ordinaires, des plus banals, mais elle n'en est pas la raison principale. Ces objets ont saisi sur le vif les rapports citadins industriels entre les sexes et ceux entre les individus des deux sexes; ils préservent cette mémoire de l'oubli. Néanmoins, le sens qui ressort de la lecture de cette mémoire évolue au rythme de son actualisation dans le contemporain.<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Le numéro spécial de la revue *Genre humain*, paru en 2000 sous la direction de Jean Bazin, *L'actualité du contemporain*, éclaire cet aspect important de la question qu'il m'est impossible de développer ici.

Alors que les vêtements portés par des femmes témoignent en public de leurs rapports privés (domestiques) avec des hommes et donc de leur place dans la société urbaine, la musique ouvre une fenêtre sur les rapports hommes-femmes dans le domaine public, dans un espace longtemps constitué par le bar, puis par le *nganda*, ce bar informel, espace que leur dispute actuellement le lieu de prière. Je ne crois pas caricatural d'affirmer qu'au Congo des années 1960 et 1970, c'est dans les bars que les citoyens se rencontraient, parlaient de politique et surtout se comparaient à d'autres individus citoyens. L'homme dans un bar n'était plus ouvrier, époux, etc., mais un acteur politique qui cherchait à exhiber sa capacité de dépenser et à se confronter à d'autres citoyens-consommateurs. Les femmes épouses actuelles ou à venir (femmes respectables et à respecter) en étaient bannies, seules les femmes libres y étaient bienvenues, voire nécessaires à ce que ce lieu de compétition entre les hommes fonctionnent. La musique moderne et le bar font un tout, ils se sont formés ensemble, ont évolué ensemble. Certes, on écoute de la musique moderne en dehors des bars, mais elle est créée pour le bar, rien que parce que cette musique est écoutée autant avec les oreilles qu'avec le corps, elle est dansée.<sup>8</sup> Surtout au début, dans les années 1950 et 1960, les paroles de chansons parlaient obsessivement des rapports hommes femmes, mais qui connaît cette société comprend vite que, malgré l'apparence, celle dont on parle, des mains de laquelle on souffre, n'est que très rarement l'épouse.

Voici donc en quelques traits trop rapides l'explication de l'apparente légèreté du titre et de la frappante opposition entre l'exposition et les rencontres autour de quelques témoignages des femmes. À côté de quelques objets mémoires, la première est surtout composée des tableaux et des chansons qui parlent, par la voix d'hommes, de la mode, de la musique et des femmes. Les seconds, dominés par la parole féminine se limitent aux questions « sérieuses » de formation de l'épouse, de promotion de la femme dans les domaines que la société urbaine indus-

---

<sup>8</sup> Voir mon chapitre « Danse et construction de l'identité de personne moderne en Afrique centrale » dans de Chantal Pontbriand (dir.), *Danse : Langage propre et métissage culturel*, Montréal, éd. Parachute, p. 101-110.

trielle lui a réservés. Les hommes y ont été peu présents, on pourrait dire qu'ils s'y sont peu intéressés. La domesticité dont témoignent les objets de vie ordinaire, d'une part, la promotion de la femme, d'autre part, sont une sorte de domaine réservé. Lors des débats suivant chaque témoignage, les jeunes filles et certaines jeunes femmes, comme Angèle Osako, l'ont bien saisi accusant les aînées d'avoir intériorisé et de leur avoir légué comme patrimoine spécifique une prison sociale dont la libération est difficile et ce malgré le fait qu'aujourd'hui les familles mangent surtout grâce à l'économie formelle des femmes.

Puisque cette publication paraît alors que la troisième manifestation du cycle a déjà eu lieu, il n'est pas inopportun d'annoncer qu'elle a été consacrée à la mémoire, tant sociale qu'individuelle, de ce concept fondamental pour la société industrielle urbaine du Katanga, le *kazi*. Ce terme swahili désigne le travail industriel exécuté en vertu d'un contrat de travail. Il procure l'autorité sociale à l'homme qui est pourvoyeur de la force de travail dans un sens et, dans l'autre sens, donne à ses dépendants l'accès aux services sociaux ainsi qu'au salaire obtenus en échange de son travail<sup>9</sup>. Actuellement, le *kazi* n'existe pratiquement plus à Lubumbashi; en échange de sa force de travail le travailleur reçoit au mieux un maigre salaire, mais plus aucun avantage social. Il faut acheter sur le marché libre le logement, les soins médicaux, la scolarisation des enfants, etc. Désormais, le revenu obtenu par l'épouse, par des filles pèse plus lourd sur la balance des besoins à satisfaire que le salaire d'homme. La société change profondément même si elle se refuse toujours à en reconnaître les conséquences sociales. Les rapports hommes-femmes, la position sociale de la femme, les manières de vivre sa féminité, tout comme celles de vivre sa masculinité en sont profondément affectés. La manifestation dont rend compte cette publication a permis à toutes et à tous qui y ont participé de mieux en prendre conscience. Nous n'aurions pas pu dessiner la troisième manifestation autour du *kazi* avant d'avoir organisé et avoir participé à celle sur les femmes, la mode et la musique.

---

<sup>9</sup> Donatien Dibwe dia Mwembu, *Bana Shaba abandonné s par leur père. Structures de l'autorité et histoire sociale de la famille ouvrière au Katanga 1910-1997*, Paris, L'Harmattan 2001, dans la présente collection.

Je dépasse le cadre de cette manifestation, mais je crois nécessaire de signaler au lecteur que le cycle « Mémoires de Lubumbashi » est complice et solidaire, qu'il se déroule en compagnie et en collaboration avec un très important projet issu de la coopération universitaire belge à Lubumbashi, nommé l'Observatoire du changement urbain (à Lubumbashi). Ses recherches et ses publications, que cette collection est heureuse d'accueillir, auscultent le présent de la société urbaine de Lubumbashi. Je crois que la lecture croisée des publications de l'Observatoire éditées par Pierre Petit et de celles du projet « Mémoire de Lubumbashi », éditées par Violaine Sizaire, est indispensable à qui veut comprendre la nouvelle société urbaine au Katanga.

Le lecteur attentif pourrait être surpris par certaines divergences entre l'introduction rédigée par Dibwe dia Mwembu et le texte ci-dessus. Elles ne témoignent que de quelques nécessaires différences d'analyse entre le regard d'un chercheur qui est en même temps acteur du social dont il a fait son objet d'étude et celui d'un analyste dont la vie sociale se situe en dehors. Nous avons décidé de ne pas harmoniser nos opinions puisque ces différences témoignent aussi de la possibilité d'une collaboration étroite, que nous croyons fructueuse, autant dans la direction du projet « Mémoires de Lubumbashi » que dans la préparation de cette manifestation particulière pour la tenue de laquelle la collaboration de Donatien Muya wa Binako a été cruciale. Le parti pris du pluralisme épistémologique motive aussi la structure de cette publication qui s'étale selon trois axes qui se croisent parfois, et parfois progressent en parallèle : les textes d'analyse universitaires, les témoignages et les textes de chansons ainsi que les représentations, qu'il s'agisse de la peinture populaire ou des objets ordinaires détachés de leur usage et pris pour témoins d'un temps, d'une situation sociale.

Les moyens matériels dont nous disposons, n'ont pas permis de reproduire les tableaux en couleur, ce dont nous nous excusons autant auprès des lecteurs qu'auprès des peintres.

Avant de terminer, il me faut encore, au nom de Donatien Dibwe dia Mwembu, en mon nom personnel et celui du Comité scientifique, remercier en premier lieu le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada qui m'a accordé une subven-

tion de recherche ayant fourni l'essentiel du financement de ce projet. Pour cette manifestation, Donatien Dibwe dia Mwembu et Donatien Muya wa Bitanko souhaitent remercier le South-South Exchange Programme for Research on the History for Development, Amsterdam, pour la subvention de recherche dont ils ont bénéficié. Le Comité scientifique est reconnaissant à tous les autres intervenants institutionnels, déjà cités au début de cet ouvrage, dont les contributions ont complété le financement de cette manifestation.

Il ne me reste qu'à remercier au nom du Comité scientifique toutes et tous les Lushois qui ont accepté de collaborer avec nous, de répondre aux questions des enquêteurs, de prêter des objets, de venir parler de leur expérience lors de cette manifestation ou tout simplement d'y participer et de nous laisser de nombreux commentaires dans le livre des visiteurs. Notre reconnaissance va aussi aux autorités universitaires et urbaines, en particulier à Jean-Baptiste Kakoma Sakatolo Zambeze, qui était alors recteur de l'Université de Lubumbashi, et à Floribert Kaseba Makunko, maire de la ville. Enfin, il nous faut remercier les enquêteurs dont l'intelligence, le dévouement et l'ingéniosité ont permis de réunir la documentation écrite et orale et les artefacts. Claude Mwilambwe a animé avec un talent inégalable les discussions qui suivaient les témoignages. Pierre Petit a apporté le soutien de l'Observatoire du changement urbain. Violaine Sizaire a non seulement édité avec sa rigueur habituelle cette publication, mais a également apporté une très précieuse contribution à l'exposition elle-même. Enfin, je remercie Diane Mathieu qui à Québec dans le cadre du CELAT, a numérisé les illustrations, a assuré la mise en page à partir de la conception de Violaine Sizaire et s'est chargée de la préparation électronique de cette publication.

Donatien Dibwe dia Mwembu et moi-même sommes seuls responsables des insuffisances et erreurs auxquelles nous aurions pu n'avoir pas remédié en temps et lieu.

Bogumil Jewsiewicki  
Chaire de recherche du Canada en histoire  
comparée de la mémoire et CELAT  
Université Laval, Québec  
Centre d'études africaines CNRS/EHESS

### **Exposition organisée conjointement par :**

Le Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions, Université Laval, Québec

La Coopération universitaire au développement (CUD, Communauté française de Belgique)

Le Département d'histoire de l'Université de Lubumbashi (UNILU)

Le Musée de Lubumbashi

Le Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren)

L'Observatoire du changement urbain (UNILU, Université libre de Bruxelles, Université de Liège)

Le SEPHIS (South-South Exchange Programme for Research on the History for Development, Amsterdam)

### **Comité scientifique :**

Dibwe dia Mwembu (UNILU), président du comité

Bogumil Jewsiewicki (Université Laval)

Kalaba Mutabusha (UNILU)

Kizobo O'Bweng-Okwess (UNILU)

Lwamba Bilonda (UNILU)

Muya Wa Bitanko (directeur du Musée)

Ngandu Mutombo (UNILU)

Pierre Petit (Université libre de Bruxelles, Université de Liège)

Jean-Luc Vellut (Université catholique de Louvain)

### **Commissaires de l'exposition :**

Conception : Muya Wa Bitanko et Violaine Sizaire

Réalisation : Claude Mwilambwe et Bundjoko Banyata

### **Avec la collaboration :**

Alexandre Nawej Kataj (UNILU)

Tshenge Nyembo (ISP)

## Introduction

### FEMMES DE LUBUMASHI : HIER ET AUJOURD'HUI

*Donatien Dibwe dia Mwembu*

<p><i>Zamani sana, kazi ya wa bibi Kulima mashamba na kushota mayi Na kukata kuni Lakini sasa wanafundishwa, wanafundishwa Wanafundishwa kama wanaume, wanaume Darasani sisi wote wanatufundisha pamoja Hata wengine ni mawaziri, ni wa mawaziri Na wengi wao ni madakitari</i></p>	<p>Autrefois, la tâche de la femme [était de] Cultiver les champs et de puiser de l'eau Et de couper du bois Mais actuellement, elles ont été instruites, elles ont été instruites Elles ont été instruites comme les hommes, les hommes A l'école, nous avons été instruits ensemble</p> <p>Ainsi certaines sont [devenues] des ministres, des ministres Et beaucoup d'entre elles sont [devenues] des médecins et des enseignantes A l'école, nous avons été instruits ensemble</p>
<p><i>Darasani sisi wote wanatufundisha pamoja Sasa wengine ni madereva, ni madereva Na wengi wao wakubwa wa vijiji, bourgmestres Darasani sisi wote wanatufundisha pamoja</i></p>	<p>Actuellement, certaines sont [devenues] des chauffeurs, des chauffeurs Et beaucoup d'entre elles sont [devenues] des chefs de cité, des bourgmestres A l'école, nous avons été instruits ensemble</p>
<p><i>Zamani Kongo imeinama, imeinama Lakini sasa imeinuka kwa elimu</i></p>	<p>Autrefois, le Congo était en déclin, en déclin Mais actuellement, il progresse grâce à l'instruction A l'école, nous avons été instruits ensemble</p>
<p><i>Darasani sisi wote wanatufundisha pamoja Hata wengine ni wakurugenzi, Directrices Wanawalisha hata bwana zao manyumbani Darasani sisi wote manatufundisha pamoja Hata wengine ni ma polisi Na wengi wao ni wanajeshi Darasani sisi wote wanatufundi ha pamoja.</i></p>	<p>Et certaines d'entre elles sont [devenues] de hauts responsables, des directrices Elles supportent même leur époux à la maison A l'école, nous avons été instruits ensemble Et certaines sont [devenues] des policières Et beaucoup d'entre elles sont des militaires A l'école, nous avons été instruits ensemble.</p>

Par Edouard MASENGO Katiti,  
*Bibi wa zamani na bibi wa sasa*  
(« La femme d'hier et la femme d'aujourd'hui »)

La chanson d'Edouard Masengo Katiti résume bien l'évolution, à la fois du statut social et des fonctions des femmes urbaines, depuis le début de l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Avant l'inauguration de la politique de stabilisation de la main-d'œuvre africaine en 1928, les villes étaient considérées, à l'instar de celles de l'Afrique du Sud, comme le pays des seuls Blancs. Les Noirs s'y trouvaient pour une période bien déterminée. Après leur contrat qui, généralement, n'excédait pas une année, ils devaient regagner leur village où se trouvait leur famille. Les femmes et les enfants n'étaient donc pas admis dans les foyers industriels et miniers. Les entreprises avaient besoin de la force musculaire que seuls les hommes adultes valides étaient capables de fournir. La naissance et l'essor des entreprises coloniales étaient l'apanage des hommes. Les femmes devaient se contenter des travaux champêtres au village. Celles qui se trouvaient dans les camps de travailleurs y étaient à leurs risques et périls. Car, si les femmes ne pouvaient pas rester dans les camps de travailleurs, elles y étaient paradoxalement admises – comme dans les *compounds* sud africains – pour rendre certains services, notamment celui d'avoir des rapports sexuels avec les travailleurs pour assurer leur équilibre psychique et physiologique.

Face aux exigences de l'évolution technologique, les entreprises durent opter pour une nouvelle politique sociale des travailleurs africains : la stabilisation de la main-d'œuvre africaine, c'est-à-dire la prolongation du séjour urbain des Africains et, partant, l'admission des femmes africaines dans les villes modernes. En effet, sans les femmes, le séjour indéterminé des hommes dans les villes devenait impossible. La trilogie coloniale – Administration coloniale, Missions religieuses et Compagnies coloniales – va donc se servir des femmes africaines comme d'un socle pour bâtir et développer la société coloniale. D'abord chosifiées, les femmes furent considérées comme des instruments de plaisir sexuel pour les travailleurs célibataires ou mariés vivant seuls. Elles vont aussi remplir le rôle de meubler et de rendre favorable l'environnement de leur mari après les heures de durs labeurs passées sur le chantier. Il fallait que le travailleur trouvât un climat agréable susceptible de lui faire oublier les tracasseries subies sur le lieu de service. Mais l'importance de la présence des femmes dans les camps de travailleurs fut mise en

exergue par une nouvelle littérature propagandiste selon laquelle la mortalité des travailleurs mariés était plus élevée que celle des travailleurs célibataires.

Cette nouvelle politique sociale se voulait en outre nataliste en vue de faire des camps de travailleurs des réservoirs de main-d'œuvre saine, disciplinée et bon marché. Pour ce faire, la présence de plus en plus nombreuse des femmes africaines productrices de la force de travail dans les centres industriels et miniers, s'avéra une condition *sine qua non* pour la réussite de la politique de stabilisation de la main-d'œuvre africaine des entreprises coloniales. Petit à petit, le centre de reproduction biologique de la force de travail glissa du milieu rural vers le milieu industriel et minier. Une des conséquences de cette nouvelle politique sociale fut de minimiser le coût dû au recrutement au loin de la main-d'œuvre africaine. C'est dans ce contexte que les employeurs s'activèrent à rendre viables et attrayants les camps de travailleurs : ils accordaient le logement et distribuaient la ration alimentaire en fonction de la taille de la famille; ils assuraient un enseignement à leur goût aux différentes catégories de leurs populations; ils prodiguaient des soins de santé et optaient pour l'encadrement efficace des femmes enceintes et des nourrissons grâce à l'organisation et au développement des œuvres pour la protection maternelle et infantile. Des mesures « incitatives » et coercitives furent mises sur pied pour amener les femmes à ne pas se soustraire aux dispositions prises pour la réussite de la politique nataliste, à savoir les consultations prénatales et postnatales, ceci en vue d'augmenter la natalité et de diminuer la mortinatalité et la mortalité infantile.

Le processus d'occidentalisation des femmes africaines constitue une autre étape de la politique sociale dont l'objectif consistait à faire des femmes africaines des « dames » à l'image des femmes blanches, c'est-à-dire de bonnes gestionnaires de leur famille. Les foyers sociaux se sont avérés être de véritables chantiers de fabrication de bonnes ménagères. Les femmes y apprenaient la couture, le tricotage, le repassage, l'art culinaire, etc.

Ces femmes ménagères, une main-d'œuvre non rétribuée, contribuaient à palier le salaire de leur mari grâce aux activités

champêtres. Les légumes, le maïs achetés par l'entreprise (c'est le cas de l'Union Minière du Haut-Katanga) à vil prix étaient redistribués aux travailleurs sous forme de ration alimentaire. Les femmes ménagères contribuaient ainsi, sans le vouloir ni le savoir, à la diminution du coût moyen par travailleur. En outre, certains travaux publics comme la propreté des places publiques du camp de travailleurs et l'arrosage des arbres fruitiers plantés par l'entreprise dans chaque parcelle étaient exécutés bénévolement par les femmes des travailleurs.

L'apport des femmes ménagères à la construction de la société coloniale demeure cependant inconnu, car elles n'étaient pas considérées comme des sujets, mais comme des objets de l'histoire. Elles évoluaient dans l'ombre de leur mari dont elles dépendaient économiquement. Elles faisaient partie de la vie privée des hommes.

L'idéologie coloniale avait ainsi exclu, à ses débuts, les femmes ménagères africaines de l'économie moderne et leur avait assigné comme rôles essentiels la procréation et la gestion de la maison. Les missions religieuses s'investissaient dans l'encadrement moral des populations afin d'inculquer aux familles africaines les vertus occidentales et le modèle de famille nucléaire chrétienne et aux femmes africaines, les valeurs d'obéissance et de loyauté à l'égard de leur époux. La création des foyers sociaux et des écoles de formation familiale trouve ici sa justification. J.-L. Vellut rapporte que dans la province du Kasai, des pépinières de femmes ont été créées par des congrégations religieuses pour les travailleurs de l'Union Minière du Haut-Katanga<sup>1</sup>. Le même phénomène se remarque dans le Copperbelt zambien<sup>2</sup>.

L'émergence des Congolais dits « évolués » au cours des années 1940 s'accompagna d'une prise de conscience chez le colonisateur de la nécessité d'une formation intellectuelle plus

---

<sup>1</sup> J.-L. Vellut, « Les bassins miniers de l'ancien Congo belge. Essai d'histoire économique et sociale (1900-1960) », *Les Cahiers du CEDAF*, Bruxelles, n° 7, 1981, p. 16.

<sup>2</sup> J.-L. Parpart, « Class and gender on the Copperbelt : Women in the Northern Rhodesian Copper Mining areas, 1926-1964 », *Working paper*, n° 77, Boston University, African Studies Center, 1983, p. 10.

poussée des femmes africaines de façon à ce qu'elles soient à la hauteur de leur mari. Se justifie ici, entre autres, la création des instituts pour jeunes filles africaines au cours des années 1950 d'où sortiront, au fil du temps, des ménagères, des monitrices, des infirmières, etc. La contribution de ces femmes intellectuelles au développement de l'économie congolaise n'a cependant pas fait l'objet d'études et les statistiques relatives aux effectifs de la main-d'œuvre féminine ont été négligées, omises ou oubliées. De plus, leur contribution au budget ménage a été tenue comme aléatoire. Le mari considérait le salaire mensuel ou les bénéfices que son épouse réalisait grâce à ses activités économiques d'appoint comme son argent de poche.

Sous la deuxième République (1965-1997), les femmes lushoises, à l'instar de celles d'autres provinces du pays, semblent avoir été revalorisées. Beaucoup d'entre elles, surtout les intellectuelles, ont occupé de hauts postes tant dans l'administration publique (bourgmestres, etc.) et dans la politique (membres du bureau politique, ministres, commissaires politiques, commissaires du peuple, etc.) que dans les entreprises publiques, para-étatiques et privées (ouvrières spécialisées, cadres). Pour mieux s'assurer une mainmise sur le pouvoir, le régime de Mobutu maintint et entretint une certaine complicité entre le pouvoir et les associations féminines (« Mamans 4 x 4 », « Mamans Moziki 100 kilos », « Mamans Marâchères », « Conditions féminines et famille », etc.). Le slogan *Otumoli Mobutu, otumoli ba mama; otumoli ba mama otumoli Mobutu* (« Celui qui provoque Mobutu, provoque les mamans; celui qui provoque les mamans provoque Mobutu ») est révélateur.

Selon le manifeste de la N'Sele<sup>3</sup>,

le Mouvement Populaire de la Révolution souhaite dans le respect des liens familiaux une politique d'émancipation qui puisse permettre à des millions de femmes zaïroises de connaître l'épanouissement de leur personnalité par l'accès aux responsabilités professionnelles, sociales et politiques dans une société ouverte à tous et à toutes<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Manifeste du MPR.

<sup>4</sup> Y. Ngandu, *La promotion professionnelle de la femme africaine à la Gécamines/Lubumbashi, 1972-1990*. Mémoire de licence en Histoire, Université de Lubumbashi, 1997, p. 22.

Et Mobutu de noter :

Mes prédécesseurs n'avaient eu ni le temps, ni l'opportunité de remédier à cet état de choses. Dès mon avènement en 1965, j'ai songé à associer la femme zaïroise à la gestion de la chose publique. J'ai estimé que sa sagesse, sa prudence, sa maturité, le regard particulier sur la société que lui donne son instinct maternel, son rôle familial seraient des atouts importants pour la pacification et la construction du pays<sup>5</sup>.

Les différents mouvements religieux (Jamaa, Kipendano, Mamans catholiques, Mamans kimbanguistes, etc.) ont, à leur tour, lutté pour ressusciter ou, mieux, revivifier le modèle de famille chrétienne où chaque membre contribue efficacement au bien-être communautaire et où l'autorité du mari est légitimée et respectée. Les facteurs politiques, sociaux, culturels et religieux ont contribué à la fois à maintenir l'autorité du mari dans la famille, à revaloriser et réhabiliter la femme et à faire d'elle la partenaire du mari.

L'absence de sensibilité au *gender* comme facteur d'inégalité sociale justifie la situation actuelle des femmes. Quelle que soit leur catégorie sociale, les femmes de Lubumbashi (comme d'ailleurs celles de tout le pays) sont remorquées par les hommes desquels elles attendent tout, même leur propre promotion sociale, politique, économique, culturelle ou religieuse.

Les activités commerciales d'appoint exercées par les femmes des travailleurs, soit pour meubler leur temps d'oisiveté, soit pour pallier le salaire insuffisant des maris vont, avec le temps, prendre de l'importance dans la subsistance de la famille. Les femmes ménagères entrent alors de façon informelle dans le système économique moderne au moment où la vie familiale est perturbée et donc compromettante pour la productivité de l'entreprise.

Mais le grand changement se manifeste avec la résurgence du partenariat économique entre l'homme et la femme ménagère. En effet, les conditions de vie dégradantes que cette période de crise procure aux familles des travailleurs amènent les

---

<sup>5</sup> Mobutu Sese Seko, *Dignité pour l'Afrique*. Paris, Albin Michel, 1989, p. 108.

femmes à s'impliquer timidement, mais énergiquement, dans le domaine économique et à contribuer ainsi effectivement au budget familial et à la subsistance de la famille. C'est une ascension spectaculaire que les femmes connaissent au sein de la famille.

Au cours des années 1990, les travailleurs, au salaire insuffisant et irrégulier et dépourvus des avantages sociaux, étaient devenus incapables de gérer leur famille. Les activités économiques informelles ont alors propulsé les femmes au centre de gravité du foyer et elles sont désormais la principale source de revenus pour toute la famille. Il s'en est suivi une redéfinition des rapports entre les conjoints. Il y a, d'une part, la renaissance du partenariat économique dans la famille comme jadis au village (la seule différence est le conflit hégémonique entre les conjoints tandis qu'au village, le mari conserve son autorité et la femme lui reste soumise) et, d'autre part, cette tentative chez la femme de vouloir domestiquer à son tour le mari.

La culture urbaine industrielle a fini par éclipser la culture villageoise au profit du mode de vie européen. La création et la multiplication des espaces ludiques, la circulation intense de la monnaie, les modes d'habillement, le goût du luxe rendent les populations urbaines prisonnières des nouvelles conditions de vie offertes par le milieu urbain. Cette situation a eu un impact sérieux sur les femmes et sur l'espace féminin.

De tout temps, quel que soit leur statut social, les femmes ne sont pas étrangères à la mode et à la musique.

Le vœu de toutes les femmes est de se faire jolies pour la vie quotidienne et surtout pour les festivités. Elles tiennent à plaire aux hommes, dans les yeux desquels elles lisent une confirmation de leur beauté<sup>6</sup>.

Entre la mode et la musique, il n'y a qu'un pas à franchir. La musique est au service de la mode qu'elle vante, réclame et propage. La mode influence la musique et vice versa. De même que la mode se sert de la femme pour sa publicité, la femme, animée par le désir de toujours mieux paraître et de plaire aux hommes, se sert de la mode pour être à la page et coquette afin de garantir sa beauté. La promotion musicale est souvent le fruit

---

<sup>6</sup> *Mwana Shaba*, Journal d'entreprise, n° 10, Octobre 1965, p. 19.

de la présence féminine dans les orchestres tenus ou non par les compositeurs congolais. Quel succès peut avoir un orchestre qui ne parle pas de la femme ou qui est composé uniquement d'hommes? Sans la femme, la promotion musicale est nulle, et la thématique pauvre. Sans elle, les économies de rotation (les bars) tombent.

La présente exposition, « Femmes, modes et musique », deuxième d'une série d'expositions prévues en trois ans et relatives aux mémoires de la ville de Lubumbashi, tente précisément de mettre à jour cette étroite relation entre les trois concepts. Elle confirme une fois de plus le lien étroit qui existe entre l'histoire et la mémoire. Cette dernière, en tant que source non moins importante de la connaissance du passé, a l'ambition de compléter et de permettre la réécriture de l'histoire en lui apportant les pièces sans lesquelles le passé de Lubumbashi ne saurait être reconstruit qu'approximativement. De son côté, l'histoire a la noble mission de confirmer ou d'infirmer la mémoire et de la situer dans son espace et son temps sociaux. Le mariage entre l'histoire et la mémoire débouchera, à l'issue de ces expositions, sur la reconstitution du passé, c'est-à-dire la constitution de la mémoire savante, de la connaissance globalisante de la ville de Lubumbashi.

Dans ce contexte, la présente exposition se propose de parler des femmes. Pendant longtemps, les femmes ont été considérées comme des personnes-objets et non comme des personnes-sujets de l'histoire de leur pays en général et de la ville de Lubumbashi en particulier. La recherche sur les femmes urbaines, de leur marginalisation à leur intégration et leur réinsertion dans la vie économique, politique, sociale et culturelle de la ville de Lubumbashi, permettra de compléter l'histoire des mentalités de Lubumbashi.

Les femmes possèdent un ensemble de souvenirs propres à leur milieu féminin et à leur catégorie sociale susceptibles de nous exhumer leur passé caché, omis, négligé ou oublié par l'histoire. Dans ce cadre précis, nous avons été amenés à effectuer des recherches en vue de récolter toutes les informations possibles relatives à la mémoire populaire sur les femmes de Lubum-

bashi. Nous avons ciblé la promotion sociale, la mode vestimentaire, la coiffure, la musique et tous les objets qui font partie de l'espace féminin.

Les enquêteurs ont été lancés sur le terrain en vue de récolter des témoignages de femmes de différentes générations, catégories sociales et professionnelles (Claude Mwilambwe Mwende), des objets liés aux différentes modes (Claude Mwilambwe Mwende, Richard Kayabala et Yvonne Kabanshi) – tels les pagnes, les blouses, les sous-vêtements, les foulards, les perruques, les boucles d'oreilles, les sacs à main, les souliers, etc. –, ou encore à leur espace féminin comme les ustensiles de cuisine, etc. Les objets ainsi récoltés sont accompagnés des commentaires des propriétaires fort riches en informations. Un enquêteur (Corneille Tshenge Nyembo) a été chargé de récolter et de commenter des chansons de la musique katangaise moderne sur les femmes urbaines.

Nous avons en outre réuni, grâce au concours efficace de feu Michel Ntambwe<sup>7</sup>, trente-cinq tableaux réalisés par des peintres populaires de Lubumbashi sur le thème « Femmes de Lubumbashi, hier et aujourd'hui » et sur les différentes modes vestimentaires féminines et masculines. L'artiste musicien Edouard Masengo Katiti, on l'a vu au début de cette introduction, a été invité à composer une chanson sur la femme de Lubumbashi, hier et aujourd'hui. Dans le même ordre d'idées, le souci de faire participer les jeunes à la reconstitution de l'histoire des femmes de Lubumbashi nous a amenés à organiser un concours parmi 278 élèves finalistes (148 garçons et 130 filles) de quatre écoles secondaires de Lubumbashi sur deux thèmes. Le premier, intitulé « Femmes de Lubumbashi, hier et aujourd'hui », s'adressait uniquement aux filles tandis que le second, relatif à « Modes masculines et perspective d'avenir » concernait les garçons. Par souci de méthodologie, nous avons fait passer un second con-

---

<sup>7</sup> Michel Ntambwe Banza est décédé de mort violente le 6 mars 2001. Il était chargé de filmer les répétitions de la troupe théâtrale Mufwankolo et de photographier les objets récoltés par les enquêteurs. Sa contribution à la réussite de la présente exposition se passe donc de tout commentaire.

cours dans trois de ces quatre écoles secondaires où nous avons confié le sujet des filles aux garçons et celui des garçons aux filles<sup>8</sup>.

Une fois de plus, nous avons sollicité la troupe théâtrale Mufwankolo pour la préparation et la représentation d'une pièce de théâtre sur le thème de l'exposition. Cette pièce couvre les périodes coloniale et post coloniale. La première période met l'accent sur la façon dont les femmes s'habillaient et menaient leur vie publique dans la rue, les bars, etc. Il faut remarquer ici une nette différence entre l'accoutrement des femmes mariées et celui des femmes communément appelées « libres » ou *ndumba*. Boniface Mwepu décrit et donne les raisons pour lesquelles les femmes « libres » s'habillent avec désinvolture :

Les femmes légères, au lieu de s'habiller convenablement, s'habillent à la mode jibula. Cette façon de s'habiller fait qu'en marchant la femme puisse laisser voir sa cuisse, même l'aîne le plus souvent. Ceci a pour but de troubler l'homme et de le séduire facilement. Ensuite, ces mêmes femmes mettent au bas des reins, après le sous-vêtement, un jikita. Il est fait de petites écorces qui se trouvent dans les bouchons des bouteilles de bière Simba, ou bien il consiste en un habit bien roulé tout autour des hanches. Ce jikita fait paraître conséquente la croupe de la bibi et fait en sorte qu'en marchant, le derrière de la femme tremble plus que d'ordinaire pour attirer l'attention de l'homme, pour le troubler et parvenir à le séduire.<sup>9</sup>

La pièce met aussi l'accent sur les bonnes manières et les défauts que l'on rencontrait à l'époque coloniale tant chez les adultes que chez les enfants.

La situation que la population de Lubumbashi vit après la période coloniale paraît foncièrement différente de celle de la période coloniale sur les plans tant des mentalités que de l'habillement et de la mode. Aux yeux de l'opinion publique, la période post coloniale semble déséquilibrée et privilégie les antivaleurs.

---

<sup>8</sup> Notons que les textes récoltés ont été fort décevants : ils véhiculent les idées transmises et reçues dans les écoles (la femme, autrefois, était un objet; actuellement, en raison de la crise, elle devient un partenaire économique sur lequel il faut compter), mais aucun ne fait état d'un souvenir personnel ou familial. Nous n'avons, de ce fait, pas jugé opportun d'y consacrer un chapitre.

<sup>9</sup> B. Mwepu, « La vie des femmes légères, dites "libres" au centre extracoutumier d'Elisabethville », *Bulletin du CEPSI*, n° 16, 1951, p. 180 (pp. 175-181).

Les différents témoignages et objets récoltés ainsi que leurs commentaires ont été mis en contexte historique par cinq collègues.

Marcel Ngandu Mutombo, dans une étude intitulée « Mémoire et promotion sociale des femmes de Lubumbashi » pense que la toile de fond de ce point s'inscrit dans un contexte de vie économique abondante où l'expérience féminine est traduite et véhiculée par les objets (photos, ustensiles de cuisine, etc.) et les témoignages des femmes de diverses institutions sociales (foyers sociaux, associations chrétiennes, camps de travailleurs de l'Union Minière du Haut-Katanga). Ces objets et ces témoignages ne sont pas de simples représentations ou pratiques sociales d'une époque. Ils montrent que les femmes ont développé un sens des responsabilités et d'organisation. Ils soulignent qu'en période coloniale, les femmes urbaines ont mené une vie aisée par rapport à la vie des campagnes. Mais cette promotion est mal perçue par les peintres et les musiciens. Pour ces derniers, l'ascension sociale des femmes est un danger pour les hommes car elle renverse les valeurs sociales traditionnelles. En conséquence, les femmes devront demeurer naufragées de la culture et donc, victimes de l'idéologie patriarcale.

Alexandre Nawej Kataj, dans « Les femmes et la mode », note que la mode contribue à la beauté des femmes. Elle comprend, entre autres, le teint, la morphologie et l'habillement, y compris les souliers et le sac à main. L'exposition rafraîchit la mémoire de la population lushoïse en présentant les différents produits cosmétiques consommés par les femmes en vue de changer leur teint, la mode vestimentaire qui a connu toute une évolution dans le temps et dans l'espace. Les pagnes ont leur histoire à la fois qualitative et quantitative tant dans leurs modes que dans leurs multiples fonctions. Nous avons également inclus dans cet article une étude particulière sur la coiffure féminine, réalisée par une jeune étudiante en Histoire de l'Université de Lubumbashi, Astrid Munyemba Lumanu.

Alors que Michel Lwamba Bilonda présente un panorama de la musique katangaise moderne, Corneille Tshenge Nyembo s'intéresse aux perceptions que les artistes musiciens katangais modernes ont des femmes urbaines et de la mode vestimentaire. La musique katangaise moderne, très féconde en thèmes, se veut

un instrument efficace pour véhiculer un message relatif à la mode vestimentaire et aux nouvelles habitudes acquises par les femmes urbaines, quel que soit leur statut matrimonial et social. En d'autres termes, il s'agit de l'image que l'homme musicien ou la population se fait des femmes à un moment donné de l'histoire. Cette musique s'émeut au sein d'un espace donné : le bar et/ou le *nganda*.

Le monde des bars est justement ce que Gabriel Kalaba Mutabusha tente d'étudier en reconstituant le passé de Kamalondo. Kamalondo *wantanshi*, construite en 1912, est non seulement la première cité noire, mais aussi le premier espace ludique pour les citadins africains. Cité de bars, des plaisirs, de la détente, bref de joies, Kamalondo était aussi le monde des femmes célibataires, veuves ou prostituées refoulées des camps de travailleurs.

Le bar, espace ludique par excellence aussi bien masculin que féminin, est intimement lié aux femmes. Ces dernières non seulement l'honorent, mais aussi contribuent à sa bonne réputation en y attirant une grande clientèle. La fréquentation de tel ou tel bar était surtout liée à la présence en ces lieux de certaines femmes célèbres en raison de leur charme ou de leurs activités commerciales de qualité comme la vente des amuse-gueule (boulettes, *micopo*, *bibondo*, etc.). Au fil du temps, et ce pour diverses raisons sociales, politiques et économiques, Kamalondo *wantanshi* a décliné. Le monopole de cité de joies lui échappe au profit d'autres communes telle que la commune de Lubumbashi<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> Dans le corps du catalogue, les paragraphes en italiques sont les commentaires des propriétaires des objets. Ils sont suivis des initiales de l'enquêteur qui les a consignés :

CMM : Claude Mwilambwe Mwende,

RK : Richard Kayabala,

YK : Yvonne Kabanshi,

TN : Tshenge Nyembo,

MN : Michel Ntambwe.